

La Vie Canadienne

REVUE BI-MENSUELLE

TOME II

QUEBEC, 10 MAI 1919

No 9



EN PASSANT



Le Pape et la France

NOS lecteurs trouveront plus loin le texte des paroles d'affection que le Souverain Pontife vient d'adresser à la France, à l'occasion de la proclamation du décret admettant les miracles de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, en vue de sa prochaine canonisation.

Nous avons plus d'un motif de remarquer ces paroles, de les citer, de nous en réjouir.

La France à laquelle le Pape vient d'exprimer une si touchante et si délicate affection, ce n'est pas seulement la France de Jeanne d'Arc dont l'histoire renferme, inclut absolument la nôtre, qui en faisait alors totalement partie; aux jours de Jeanne d'Arc tous nos ancêtres étaient en France. C'est aussi la France d'aujourd'hui, encore éprouvée mais aussi encore grande, à laquelle nous unissent tant de chers liens.

Des esprits égarés, abusés, voudraient, depuis peu d'années, alléger ou même dénouer ces liens sacrés, pour nous jeter dans un particularisme qui irait à oublier ou à renier une partie glorieuse de notre passé. Comme si Champlain, Maisonneuve, Dollard et tous les grands Canadiens de la première moitié de notre histoire, qui n'est pas la moins belle, avaient cessé d'être Français en devenant Canadiens. Comme si nous n'avions pas raison d'être fiers d'avoir gardé de la France la foi, la langue, les coutumes, l'âme qu'elle nous a données, tout ce qui peut s'harmoniser, et tout ce qui s'harmonise bien en réalité, avec notre allégeance britannique.

On dirait vraiment que notre filiation française pèse maintenant à quelques-uns, qui semblent éprouver le besoin de la répudier, sans doute parce qu'ils en ont d'abord trop ouvertement méconnu les obligations. Le mal, comme l'erreur, a sa logique.

Heureusement le bien, comme la vérité, a aussi la sienne, et c'est le Pape qui vient de nous le faire voir une fois de plus. Vicaire de Jésus-Christ, souverain spirituel, gardant son rang de souverain entre les souverainetés de la terre, issu par ses ancêtres d'une noble famille du fier pays de Gènes, il ne répudie rien de sa noblesse humaine et divine à la fois, quand il dit qu'il "regrette de n'être Français que par le cœur", quand il dit que "le Français de cœur est en harmonie

avec le Français de naissance pour souhaiter à la France l'accroissement de sa gloire et de son bonheur", quand il dit que "la sincérité avec laquelle il est Français de cœur est telle qu'il fait sienne la joie ressentie par les Français de naissance."

Après de telles paroles qui n'ont rien d'exclusif, si ce n'est l'exclusion de l'égoïsme et de l'étroitesse d'esprit, il serait vraiment étrange que des descendant de Français par le sang, par la civilisation, par la langue, par les croyances et par l'esprit, par la race enfin dont on parle tant et même trop de nos jours, ne fussent pas fiers et heureux de se retrouver français, surtout lorsque leurs ancêtres immédiats ont lutté un siècle et demi, pour le rester, et ont considéré jusqu'ici comme un de leurs plus beaux titres de gloire d'y avoir réussi.

En parlant de la France aux Français, Benoît XV s'est sans doute souvenu des sentiments que lui ont aussi témoignés ses trois prédécesseurs immédiats; comme eux il voit ceux qui veulent supplanter la France, mais il ne voit pas encore ceux qui pourraient la bien remplacer auprès de l'Eglise. Si la France disparaissait tarissant la source la plus féconde de l'apostolat et de la charité sous toutes ses formes, ce serait un bien grand vide dans la vie catholique.

Sa disparition causerait un vide encore beaucoup plus grand et plus désastreux, proportionnellement, dans la vie canadienne française. Nous avons, nous groupe ethnique de race, de langue, de civilisation et de culture française, beaucoup plus besoin de la France que n'en a besoin l'Eglise, et nous avons aussi reçu beaucoup plus de sa maternelle générosité. La France est la fille aînée de l'Eglise, mais celle-ci compte d'autres peuples au nombre de ses enfants. Pour nous elle est notre mère et c'est d'elle que nous avons reçu les biens auxquels nous tenons encore le plus pour assurer notre survivance. Nous devons nos institutions politiques à l'Angleterre, nous lui devons bien des progrès et des avantages, bien des richesses même: aussi lui restons-nous attachés, avec nos compatriotes d'origine britannique, par les liens solides de la plus loyale et de la plus sincère allégeance. Nous n'avons pas de semblables obligations envers la France, à laquelle